

Brèves littéraires

Brèves

La vie intérieure des noms composés Das Innenleben von Doppelnamen

Verena Stefan

Numéro 69, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Stefan, V. (2005). La vie intérieure des noms composés. *Brèves littéraires*, (69), 108–119.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2005

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

VERENA STEFAN

*La vie intérieure des noms composés**

Le Musée des beaux-arts d'Ottawa présente une exposition sur le thème de l'immigration. D'étroits corridors m'attirent à l'intérieur d'une installation. On entend en sourdine des bruits et des voix. À chaque tournant, le couloir devient de plus en plus sombre, jusqu'à ce que parviennent à mon oreille d'autres voix venant de loin, vers lesquelles je me dirige ; des mélodies nostalgiques qui m'indiquent le chemin, des sons de plus en plus forts et pénétrants à mesure que j'avance, pendant que la lumière s'intensifie à nouveau et que j'atteins la source de la musique : une radio de l'ancien temps, en bois brun foncé, posée par terre dans une chambre aménagée à la hâte. L'artiste a installé une fenêtre, il a commencé à peindre un mur en vert, puis a laissé tomber ; il a placé une planche sur deux pots de peinture pour en faire un banc, un endroit où se reposer : cette chambre à la fenêtre par laquelle l'âme regarde son origine, sa mémoire et aussi sa nostalgie.

Ici, la vue donne sur la place Rouge, à Moscou. Je m'assois sur le banc et j'écoute les chansons russes. Dans les couloirs du labyrinthe, des pas s'approchent ou s'éloignent, mon oreille ne peut plus vraiment faire la différence. Je reste longtemps assise sur le banc

* Traduit de l'allemand par Madeleine Stratford

VERENA STEFAN

Das Innenleben von Doppelnamen

Das Kunstmuseum in Ottawa zeigt eine Ausstellung zum Thema Immigration. Enge Korridore ziehen mich ins Innere einer Installation; Stimmen und Museumsgeräusche verhallen; mit jeder Biegung wird es dunkler und stiller bis aus der Ferne, der ich entgegengehe, andere Stimmen mein Ohr erreichen, sehnstüchtige Melodien, die mir die Richtung weisen, die lauter und eindringlicher klingen, je weiter ich gehe, während das Licht wieder zunimmt und ich die Quelle der Musik erreiche: ein altmodisches, dunkelbraunes Holzradio am Boden einer hastig eingerichteten Kammer. Der Künstler hat ein Fenster installiert, hat angefangen, eine Wand grün zu streichen und es wieder gelassen, hat ein Brett über zwei Farbeimer gelegt, um eine Bank zu haben, einen Rastplatz: die Kammer mit dem Fenster, aus dem die Seele in die Herkunft schaut, in die Erinnerung, in die Sehnsucht auch.

Die Aussicht hier zeigt den Roten Platz in Moskau. Ich setze mich auf die Bank und höre den russischen Liedern zu. Schritte nähern sich durch die Labyrinthgänge an oder entfernen sich wieder, das Ohr kann es nicht mehr genau unterscheiden. Lange sitze ich auf der improvisierten Bank, starre aus dem

improvisé, je regarde par la fenêtre imaginaire et je me sens chez moi. Je ne suis jamais allée en Russie. Mais je sais exactement où c'est : à l'Est. Le message sans mot des mélodies et des voix puissantes et imposantes me semble familier : pathos, souffrance, endurance, patience, déportation, exil, temps et long temps.

Ici au Musée des beaux-arts d'Ottawa, je ne connais rien de l'Est ni de l'Ouest. Trois-Rivières, Chicoutimi et Baie Saint-Jacques sont des noms de lieux que j'entends à la météo, que je trouve bel et bien à l'est de Montréal sur la carte géographique, mais ils ne me disent rien. Quand j'entends Belgrade, Nis ou Skopje, là je réagis, même si je n'y suis jamais allée non plus. Mes entrailles réagissent. Mon organisme réagit à des encodages culturels profondément enracinés. Je me repère et m'oriente parce que l'Europe de l'Est est ancrée en tant que code dans mon organisme. Bic, Rimouski et Kouchibouguac sont des lieux qui, vus de Montréal, se situent à l'est et avec lesquels j'ai un lien : j'y suis allée et je connais des gens qui y vivent, que je visiterai encore. Mais ces noms n'évoquent pas en moi le même Est que celui qu'on m'a inculqué : l'Est séparé de l'Ouest par une ceinture de mines. Interdit. L'Est était l'endroit où l'on ne pouvait pas aller. À l'époque où c'était encore possible, mes futurs parents de l'Est et de l'Ouest se dirigeaient l'un vers l'autre et se rencontraient en Suisse. Elle partait de Paris pour retourner à son pays natal ; il quittait la Moravie, qui avait appartenu à l'Empire austro-hongrois avant la Première Guerre mondiale, pour aller en Suisse travailler à la construction d'une rue sur un chantier jeunesse international.

imaginären Fenster und fühle mich zuhause. Ich bin nie in Russland gewesen. Aber ich weiß genau, wo es liegt: im Osten. Die wortlose Botschaft der Melodien und der mächtigen, weitreichenden Stimmen kommt mir vertraut vor: Pathos, Leid, Ausdauer, Geduld, Verbannung, Exil, Zeit und Langezeit.

Hier in Ottawas Kunstmuseum kenne ich mich mit Ost und West nicht aus. Trois-Rivières, Chicoutimi, Baie St.-Jacques sind Ortsnamen die ich im Wetterbericht höre, die ich auf der Landkarte östlich von Montreal auch finde, aber sie sagen mir nichts. Höre ich Belgrad, Nis, Skopje in den Nachrichten, reagiere ich, obwohl ich auch dort nie gewesen bin. Die Eingeweide reagieren. Der Organismus reagiert auf tiefliegende kulturelle Verschlüsselungen. Ich bin geortet und orientiert, weil Osteuropa als Code in meinem Organismus verankert ist. Bic, Rimouski, Kouchibouguac sind Orte, die von Montreal aus gesehen, im Osten liegen und zu denen ich Verbindungen habe: ich bin dort gewesen und ich kenne Menschen, die dort leben und die ich wieder besuchen werde. Aber diese Namen lösen nicht auf jene Art Osten in meinem Inneren aus, wie ich Osten gelernt habe, als das, was getrennt war vom Westen, mit einem Minengürtel versehrt. Verboten. Osten war wo man nicht hingehen konnte. Als es noch ging, bewegten sich meine damals zukünftigen Eltern von Osten und Westen aufeinander zu und trafen sich in der Schweiz. Sie reiste von Paris in ihre Heimat zurück, er brach von Mähren, das vor dem ersten Weltkrieg zum alten Österreich gehörte auf, um in der Schweiz in einem internationalen Jugendlager an einer Strasse mitzubauen.

Ma première maîtresse d'école a dit: tu n'es pas obligée de nommer ton lieu d'origine, il y a quelque chose qui ne va pas. Je suis incapable de me souvenir de la formulation exacte: l'effroi l'a engloutie. Au moment où j'ai retenu mon souffle, où l'on m'a interdit mon mot et mon lieu, les paroles de la maîtresse ont sombré. Seule la menace planait encore: quelque chose ne va pas. Peut-être avait-elle dit: quelque chose cloche. Chez moi? Tu n'as pas de voix lorsqu'il s'agit de ton lieu. Tais-toi.

Je savais quel nom j'avais sur la langue, une langue autre reposait sur la mienne et cette autre langue voulait dire *Mährisch-Ostrau*. J'aimais le mot *Mährisch-Ostrau*. La maîtresse m'empêchait catégoriquement de le prononcer; les papiers n'étaient pas en règle. Les papiers, les passeports... Nous n'étions pas à notre place, déplacés, *displaced people*. Il nous manquait un bout de papier déterminant et, à cause de cela, nous n'avions en fait pas le droit d'être là où nous étions.

Ma mère a dû renoncer à son passeport et à sa citoyenneté suisses le jour où elle a épousé un Non-Suisse en 1935 — à l'époque, on ne pouvait conserver tout cela que si l'on épousait un Suisse. On pouvait toujours épouser un Suisse ailleurs, à Prague par exemple, comme ma mère l'a fait. Mais épouser un étranger à l'étranger, cela enfreignait les mœurs et les lois suisses et ma mère a donc été mariée et répudiée.

Nous aimions notre maîtresse de première année parce qu'elle branlait la tête. Elle avait la maladie

Meine erste Lehrerin sagte: Du brauchst deinen Heimatort nicht sagen, es ist etwas nicht in Ordnung. Ich kann mich nicht an den genauen Wortlaut erinnern. Der Schrecken hat ihn verschluckt. Die Worte der Lehrerin sind untergegangen, als ich den Atem anhielt, als mir das Wort und der Ort verboten wurden. Hängen geblieben ist das drohende: Nicht in Ordnung. Vielleicht hat sie gesagt: Etwas stimmt nicht. Mit mir? Du hast keine Stimme, wenn es um den Ort geht. Schweig.

Ich wußte, welcher Name mir auf der Zunge lag, eine fremde Zunge lag auf meiner Zunge, die fremde Zunge wollte *Mährisch-Ostrau* sagen. Ich liebte das Wort *Mährisch-Ostrau*. Die Lehrerin hinderte mich kategorisch daran es auszusprechen; die Papiere waren nicht in Ordnung. Die Papiere, die Ausweise... Wir waren deplaziert, fehl am Platz, displaced people. Ein entscheidendes Stück Papier fehlte, und deshalb durften wir eigentlich nicht an dem Ort sein, an dem wir waren.

Die Mutter hat den Schweizer Pass und das Schweizerbürgerrecht abgeben müssen, als sie 1935 einen Nicht-Schweizer geheiratet hat. Damals hat man das alles nur behalten können, wenn man einen Schweizer geheiratet hat. Man hätte ihn vielleicht an einem anderen Ort heiraten können, auch in Prag wie meine Mutter es getan hat. Aber im Ausland einen Ausländer zu heiraten, das hat gegen die Schweizer Sitte und das Schweizer Gesetz verstossen, und so ist sie verheiratet gewesen und verstossen.

Wir liebten die Ersteklasse - Lehrerin, weil sie mit

de Parkinson et sa voix aussi tremblait quand elle parlait en branlant la tête. Nous n'avions pas le droit de nous moquer d'elle, car elle n'y pouvait rien. Tôt le matin avant les cours, à la dernière ferme sur la route de l'école, le petit Italien sautait de son tas de fumier humide, les pieds mouillés, pour aller en classe. Nous n'avions pas le droit de nous moquer de lui parce qu'il puait le fumier, car il devait gagner son pain avant même d'aller en classe. Je n'avais pas le droit de nommer mon lieu d'origine et les autres n'avaient pas le droit de se moquer de moi, car je ne pouvais rien contre le fait qu'un lieu tout à fait étranger fasse partie de moi, un lieu qui n'avait pas sa place en Suisse, que je ne connaissais pas et que je ne pouvais pas visiter, parce qu'un rideau de fer bloquait le passage. *Mährisch-Ostrau* n'était pas notre lieu d'origine. Des lieux d'origine, il n'y en a qu'en Suisse et ils coûtent cher. Mon père venait de *Mährisch-Ostrau* et la loi du père disait que son origine était celle de tous ceux qui faisaient partie de sa famille. Nous étions sa famille.

En contrepartie, l'origine de ma mère, le lieu d'où elle provenait, sa langue, tout cela n'avait aucune valeur. Après la guerre, elle était, sur papier, aussi allemande que son mari, lui-même devenu allemand pendant la guerre. Leurs deux fils étaient des Allemands sur papier. Je suis venue au monde en Suisse en tant qu'Allemande sur papier, alors que les autorités tentaient encore de deviner si mon père était tout simplement « déplacé » ou plutôt apatride.

L'enseignante avait voulu me ménager, m'épargner la peine de nommer le lieu « déplacé » ; après tout, une

dem Kopf wackelte. Sie hatte die Schüttellähmung und ihre Stimme schüttelte sich mit, wenn sie mit dem wackelnden Kopf sprach; wir durften nicht über sie lachen; denn sie konnte nichts dafür. Fröhlich vor der Schule sprang beim letzten Bauernhof vor dem Schulhaus der italienische Bub mit nackten Füßen vom dampfenden Misthaufen auf die Strasse; wir durften nicht über ihn lachen, weil er nach Mist stank; denn er mußte sein Essen schon vor der Schule verdienen. Ich durfte meinen Heimatort nicht sagen, die andern durften nicht über mich lachen; denn ich konnte nichts dafür, dass ein wildfremder Ort zu mir gehörte, der sich in der Schweiz nicht gehörte, den ich nicht kannte, an den ich nicht fahren konnte, weil ein eiserner Vorhang davor eingerastet war. *Mährisch-Ostrau* war nicht unser Heimatort. Heimatorte gibt es nur in der Schweiz und sie sind teuer. Der Vater stammte aus *Mährisch-Ostrau*, das Gesetz der Väter sagte, seine Herkunft ist die Heimat aller, die zu ihm gehören; wir gehörten zu ihm.

Die Herkunft der Mutter, ihr Heimatort, ihre Sprache waren dagegen nichts wert. Nach dem Krieg war sie dem Papier nach deutsch wie ihr Mann, der auch durch den Krieg deutsch geworden war. Ihre beiden Söhne waren Papierdeutsche. Ich bin in der Schweiz als papierene Deutsche zur Welt gekommen, während die Behörden rätselten, ob der Vater nur deplaziert sei oder vielmehr staatenlos.

Die Lehrerin wollte mich schonen, sie wollte mir ersparen, den ungehörigen Ort auszusprechen,

requête avait été déposée de sorte que toute ma famille et moi appartiendrions éventuellement à un véritable lieu d'origine, dans dix ans peut-être ; il ne fallait pas non plus que les autres enfants subissent des torts quand ils nommeraient tous leur lieu d'origine et m'entendraient dire le lieu étranger. Lorsqu'il est question d'origine, on ne peut pas tous prononcer, en même temps et dans la même classe, des noms de lieux d'ici et d'ailleurs.

Je n'avais pas le droit de nommer *Kirchberg* comme mon lieu d'origine, car, sur papier, nous étions tous des étrangers ; je n'avais pas le droit de nommer *Mährisch-Ostrau* parce qu'il s'agissait d'un lieu extrêmement étranger situé à l'est et qu'on n'acceptait ni les extrêmes, ni les étrangers, ni l'Est.

Le nom *Mährisch-Ostrau* racontait toute une histoire. Une oreille allemande y distinguait d'abord le mot « Mär », qui signifie à la fois récit, nouvelle et conte, puis le mot « Ost » pour « Est » et enfin « rau », comme dans « rugueux », ce qui voulait dire qu'on n'y était ni raffiné ni doux. *Mährisch-Ostrau* désignait une situation géographique et politique : c'était situé dans la région de *Mähren*, donc en Moravie et non en Bohême. Quant à lui, le nom *Kirchberg* indiquait seulement qu'une église (*Kirche*) se trouvait sur une montagne (*Berg*) et, lorsqu'on jetait un coup d'œil dehors, on voyait que c'était vrai.

La directive de l'enseignante à la tête branlante a fini par s'inverser : l'imprononçable est devenu ma patrie, la page blanche, *die leere Seite*, le lieu où je peux laisser cohabiter des mots apprivoisés et des mots sauvages.

damit ich keinen Schaden nähme, wo doch ein Gesuch vorlag, daß ich und meine ganze Familie doch noch, nach zehn Jahrten vielleicht, an einen richtigen Heimatort gehören würden; es sollten auch die anderen Kinder keinen Schaden nehmen, indem sie den fremden Ort ausgesprochen hörten, wenn alle ihre Heimatorte sagten. Man kann nicht gleichzeitig, imselben Zimmer, einheimische Orte und fremdländische Orte aussprechen, wenn es um Heimat geht.

Ich durfte *i* nicht als Heimatort nennen, weil wir auf dem Papier alle Ausländer waren; ich durfte *Mährisch-Ostrau* nicht nennen, weil es ein wildfremder Ort im Osten war, und weil man weder die Wilden noch die Fremden noch den Osten guthiess.

Der Name *Mährisch-Ostrau* erzählte eine ganze Geschichte. Eine Mär war darin enthalten, eine Kunde und ein Märchen, dann der Osten und rau, das hiess, es ging dort nicht fein und sanft zu. *Mährisch-Ostrau* gab Auskunft über eine geografische und politische Situation: es lag in Mähren, nicht in Böhmen, während man vom Namen *Kirchberg* lediglich erfuhr, dass die Kirche auf einem Berg stand, und wenn man hinschaute, war es auch so.

Die Anweisung jener kopfschüttelnden Lehrerin verkehrte sich in ihr Gegenteil: Das Unaussprechliche wurde mir Heimat, die leere Seite, *la page blanche*, der Ort, an dem ich zahme und wilde Namen nebeneinander stehen lassen kann.

J'ai conservé une certaine prédilection pour les noms composés et ce qu'ils indiquent. Quand je quitte Montréal en direction sud, je lis deux noms côte à côte sur mon panneau préféré : *La Prairie – New York*. D'un seul coup, j'ai tout le continent nord-américain devant les yeux : les plaines herbeuses à l'ouest qui ont un jour appartenu à des troupeaux de bisons, et *New York City*, le creuset du monde. L'écriteau *La Prairie – New York* ne reflète que trop bien la nostalgie kitsch des émigrés européens. Ça m'a pris des mois avant de me rendre compte que *La Prairie* ne désignait qu'une triste ville en banlieue de Montréal. Chaque fois que je passe devant ce panneau, je pense à Emily Dickinson ; je me souviens d'elle et de sa recette secrète pour créer une prairie :

*To make a prairie it takes a clover and one bee,
One clover, and a bee,
And revery.
The revery alone will do,
If bees are few.*

Geblieben ist mir eine gewisse Vorliebe für Doppelnamen und das, was sie signalisieren. Wenn ich aus Montreal heraus Richtung Süden fahre, lese ich auf meinem Lieblingsschild zwei Namen nebeneinander, *La Prairie - New York*. Augenblicklich sehe ich den ganzen nordamerikanischen Kontinent vor mir mit den Grasebenen im Westen, die einst den Büffelherden gehörten und New York City, den Schmelztiegel der Welt. Zu gut spiegelt die Aufschrift *La Prairie-New York* kitschige europäische Auswanderungssehnsüchte wieder. Es hat Monate gedauert bis ich merkte, dass mit *La Prairie* nur ein trister Montrealer Vorort gemeint ist. Jedesmal fällt mir auch Emily Dickinson ein, während ich auf das Schild zufahre, Emily Dickinson und ihr Geheimrezept für die Erschaffung einer Prärie:

*To make a prairie it takes a clover and one bee,
One clover, and a bee.
And revery.
The revery alone will do,
If bees are few.*